Document generated on 04/16/2024 4:06 a.m.

Liaison

Melchior Mbonimpa, *La terre sans mal*, roman, Prise de parole, Sudbury, 2008, 293 pages

Angèle Bassolé-Ouédraogo

Number 143, Spring 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1469ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bassolé-Ouédraogo, A. (2009). Review of [Melchior Mbonimpa, *La terre sans mal*, roman, Prise de parole, Sudbury, 2008, 293 pages]. *Liaison*, (143), 56–57.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

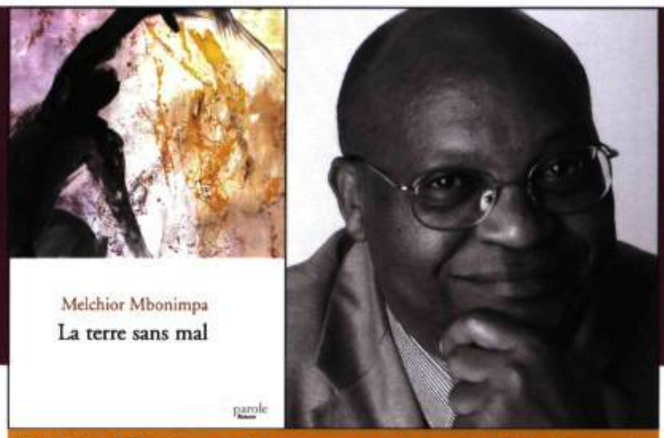
https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La terre sans mal



Melchior Mbonimpa, *La terre sans mal*, roman, Prise de parole, Sudbury, 2008, 293 pages.

Angèle Bassolé-Ouédraogo

Pour son quatrième titre, Melchior Mbonimpa nous offre une histoire vibrante, celle de Teta, racontée avec brio et exaltation, et qu'on lit d'un trait, impatient de tourner les pages. Teta, l'héroïne de *La terre dans mal* est une exilée de longue date depuis son pays de la région des grand lacs. Exilée d'abord dans son enfance pour fuir avec ses parents la violence meurtrière fratricide, exilée ensuite, à l'âge adulte, sur sa terre d'Afrique et maintenant, exilée au Canada.

Ce Canada, appelé « la terre sans mal », parce qu'il est encore perçu aujourd'hui comme le paradis sur terre, se révèle être aussi dur que l'enfer du pays natal. Ceux et celles qui immigrent se font toujours, avant d'arriver dans le pays choisi, une idée idyllique de leur nouvelle terre d'accueil. Teta n'échappe pas à cette croyance; comme tous les immigrants, elle s'était imaginé le Canada comme le pays où coulent le lait et le miel selon l'expression biblique, la terre sans mal. La terre où tout va bien, marche bien, la terre où l'on vit heureux.

Mais force lui est de constater que cette image n'est qu'illusion. Outre le fait qu'elle a eu à affronter un veuvage précoce après le froid assassinat de son mari, ministre des finances de son pays, Teta se retrouve seule au Canada avec trois enfants à charge, dans un pays où l'on ne peut bénéficier, à moins d'être très fortunée, de l'aide domestique à laquelle elle était habituée en Afrique, un pays où la solitude est votre seul compagnon au quotidien. Teta s'adapte donc mal, confrontée chaque jour à la survie qui ne lui permet pas de prendre soin d'elle, de résorber le traumatisme qu'elle a vécu en immigrant.

Et ce qui devait arriver arriva. Teta sombre peu à peu dans la folie et perd le contrôle sur ses trois enfants; ses deux ainés se retrouvent dans des gangs de rue, et le dernier, tout comme ses frères, abandonne l'école. La boucle est bouclée; l'échec scolaire de ses enfants, seule raison qui lui permettait encore de rester lucide dans cette ville et ce pays de l'étrange, marque pour elle le début de la chute dans l'irrationnel.

Le roman s'ouvre sur les réminiscences de Teta; elle revoit son pays, revit son enfance dans la région des grands lacs, et se souvient de la folle de son quartier, Minani, à qui elle se compare un peu maintenant qu'elle se retrouve au Canada, à 45 ans, veuve, mère esseulée, coupable d'avoir raté sa vie et celle de ses enfants, assise dans un parc de Toronto.

Dans ce premier chapitre du livre intitulé « Oui, je me lèverai », titre qui rappelle un chant du temps du Carême, Teta fait la rencontre du prêtre de la paroisse de son enfance, ami de ses parents, le père Robert qui l'a baptisée. C'est lui qui la sauvera de la folie dans laquelle elle était lentement mais sûrement en train de sombrer chaque jour.

Le père Robert devient son confident et confesseur. Elle ira vers ce père (dans le double sens du prêtre mais aussi du Dieu Père) raconter sa vie de fleuve tranquille et d'eaux troubles, sa vie de volcan en feu et de volcan éteint depuis son pays des grands lacs jusqu'à cette terre sans mal.

Elle passe en revue avec lui tous ses souvenirs dans cette longue confession-confidence qui s'étale sur des mois. Rebaptisée Renée au terme de cette thérapie douce et volontaire, elle récupère son premier prénom biblique Rébecca et sera désormais Teta-Renée-Rébecca. On sait que parler libère. Teta

Photo : Rachelle Bergeron

se retrouve donc libérée de sa vie d'avant, libérée de ses peurs, libérée des souvenirs d'horreurs qui la hantaient depuis très longtemps.

Elle parvient à refaire sa vie grâce à la rencontre avec celui qui la ramènera sur la terre de ses ancêtres, le professeur John Khan. Ensemble, ils réalisent leur rêve, vont s'installer en Afrique pour aider au développement des plus démunis, une sorte de caste d'intouchables que John baptise « les enfants de Dieu » afin de leur redonner leur dignité humaine. Cet époux qui l'a aidée, après le père Robert, à revenir à la vie s'éteint lui aussi six ans après ce déménagement en terre d'Afrique.

Consacrée reine-mère par ces enfants de Dieu devenus les siens dans les douze villages qu'elle a établis avec son deuxième époux, Teta meurt, à l'âge vénérable de quatre-vingts ans, frappée par la foudre, après avoir connu la joie de voir ses trois petits-enfants issus de son dernier fils Safari, lui aussi rescapé de la dérive grâce au bon père Robert.

Ce roman de Melchior Mbonimpa dont la lecture aisée, coule comme de source, pose la problématique aigue de l'exil, en particulier celle des femmes africaines victimes des conflits armés. Rescapées, elles doivent se refaire une vie dans un pays étranger et différent du leur, sans appui et avec des enfants qu'elles ne peuvent plus éduquer selon la manière du pays d'origine. Elles perdent les repères et vont à la dérive dans une société qui n'a pas encore très bien compris comment les aider à mieux s'intégrer.

Ces thèmes du roman sont exactement les mêmes que ceux qui ont été abordés dans l'étude du MOFIF (Mouvement ontarien des femmes immigrantes francophones) publiée en 2004 sous le titre de *On dit que la guerre est finie… mais la guerre n'est jamais finie. L'impact du conflit armé sur l'intégration des femmes immigrantes et refugiées francophones en Ontario*[1]. Étude à lire pour compléter la lecture de ce magnifique roman de Melchior Mbonimpa, ce conteur des grands lacs africains installé au Nord ontarien. ||

Angèle Bassolé-Ouédraogo est née le 8 février 1967 à Abidjan. Critique littéraire et journaliste de formation, ses thèses de Maîtrise et de Doctorat en Lettres ont porté sur la poésie. Chercheure associée à l'Institut d'études des femmes de l'Université d'Ottawa, elle est poète et éditrice. Angèle Bassolé-Ouédraogo a remporté le prix Trillium de poésie en 2004 avec son 2e recueil Avec tes mots, *un hommage à la liberté d'expression. Son 3e,* Sahéliennes *a été traduit en portugais en 2007. Son dernier recueil a pour titre:* Les Porteuses d'Afrique.

1 - Angèle Bassolé, Michèle Kerisit, Nathalie Plante, Hoori Hamboyan, Martha Young, *On dit que la guerre est finie… mais la guerre n'est jamais finie. L'impact du conflit armé sur l'intégration des femmes immigrantes et refugiées* francophones en Ontario. >>, Mofif, 2004, ISBN : 2980845604, 9782980845604, http://orbis.uottawa.ca/record=b3042504~S0*frc